

18 OCTOBRE 1953

Le gendarme Braton commença par estimer les pieds à environ soixante-dix centimètres au-dessus du tapis de feuilles mortes. Puis, avec son collègue Dumas, ils examinèrent sommairement ses vêtements. Ce n'étaient sans doute pas ses habits de travail habituels, car ils étaient parfaitement propres. Braton, le premier, releva des traces de sang sur le bas du pantalon. Dumas s'agenouilla pour inspecter les semelles de ses chaussures et distingua dans les rainures un peu de matière rouge. Ensuite, ils saisirent, chacun à leur tour, ses mains gonflées. Les articulations étaient déjà rigides. Les deux gendarmes rencontrèrent des difficultés pour examiner toutes leurs faces, mais Braton décela cependant une autre marque de sang sur l'auriculaire droit. Enfin il consigna l'ensemble de ces observations sur son petit calepin avec un bout de crayon à papier mal taillé.

Sous un ciel brumeux, à environ deux cents mètres de la ferme de La Gabasse, un jeune garçon, visage serein et béret

enfoncé sur la tête, se balançait au bout d'une corde, pendu par le cou à la branche d'un gros châtaignier.

Dès qu'ils en avaient été avertis, les hommes de la brigade de Quavès avaient rejoint Montcouquiol dans leur vieux fourgon Citroën noir. Ce type d'intervention et les constats d'usages n'étaient malheureusement pas exceptionnels.

Dans les années 50, sur le plateau ardéchois, la vie était rude. Les paysans buvaient beaucoup et souvent plus que de raison. Par plaisir, pour se réchauffer ou parfois seulement pour oublier leur condition. Un moment de déprime, un épisode de vin mauvais et, hop, on se pendait ! Toujours pour une bonne raison... Les suicides étaient fréquents et la pendaison, sans doute pour sa facilité et sa discrétion, était la technique la plus répandue. Les ruraux étaient peu nombreux à disposer du gaz ou des médicaments hautement toxiques, mais dans toutes les fermes il y avait une corde et une poutre ou un arbre. Il était ainsi possible de mettre fin à ses jours à l'improviste, sans y avoir réfléchi longtemps à l'avance, avec la certitude de passer rapidement de vie à trépas...

Dans ces cas, les gendarmes faisaient rarement appel à un photographe, mais, ce samedi, ce type de la presse qui les avait devancés et s'était proposé pour faire des clichés de la

scène arrivait bien à propos, car, cette fois, la mort avait malheureusement frappé plus large, beaucoup plus large... Et pour l'instant, la reconstitution des faits demandait une certaine réflexion.

Les photos pourraient sans doute les aider à leur compréhension.

PRÉAMBULE

Plusieurs décennies après, en feuilletant les archives des journaux de l'époque, je découvris une partie des photos parues dans la presse dès le lendemain du drame. Puis, encore quelques années plus tard, par hasard, je pus accéder à l'ensemble des clichés réalisés par ce photographe.

Mais, pour être honnête avec vous et avec moi, je dois avouer que dans cette histoire le hasard est surtout le fruit de mon obstination malade. Ces premières photos, qui avaient été pour moi un choc, furent à l'origine de mes premiers doutes, avant de m'apporter l'apaisement que je ressens aujourd'hui. Je dois vous dire que depuis ma petite enfance, je traîne un mal-être chronique. Une forme d'angoisse permanente, sourde et inqualifiable, enfouie au plus profond de mon être. Toujours présente et insidieuse... Je n'avais jamais pu déterminer l'origine de cette angoisse que j'estimais sans fondement. Mes parents s'aimaient, aimaient leur progéniture, et notre famille vivait plutôt heureuse, même si ce n'était pas tous les jours facile. Certes mon éducation protestante était plutôt rigoureuse,

mais très normale pour l'époque. Je n'avais donc aucune explication à ce voile d'angoisse qui m'empêchait d'être aussi gai et spontané que mes frères et sœurs.

Il me fallut presque soixante ans pour réaliser que le petit garçon que j'étais avait entendu des paroles qui ne lui étaient pas destinées. J'avais imprimé un message subliminal en arrière-plan, et mon jeune cerveau en avait inlassablement mouliné les mots pour tenter d'en comprendre le sens !

Mais, trêve d'analyse psychologique, il est temps de rentrer dans l'histoire et de me présenter.

Je m'appelle Alain Bouillotte.

Comme vous l'imaginez, ce patronyme peu gratifiant, me valut et me vaut encore bon nombre de railleries, mais tel n'est pas mon propos. Cependant, vous découvrirez très vite pourquoi il revêt pour moi tant d'importance dans ce récit.

J'avais quatre ans en 1953, lorsqu'eut lieu la tragédie.

J'habitais Albat, un modeste village situé à trente-cinq kilomètres de Valence (Drôme) sur les premiers contreforts du plateau ardéchois, à six cents mètres d'altitude. Cette bourgade, d'environ sept cents âmes, était assez dynamique. Une bonne

quinzaine de petits commerces, d'artisans, d'éleveurs et d'agriculteurs composaient l'essentiel de la population.

Mes parents y tenaient une boutique « multi-services ». Mon père, électricien, plombier, mécanicien, zingueur, bricoleur hors pair, réparait presque tout. Toujours souriant, André était d'un naturel foncièrement heureux. Dans le magasin, il vendait des postes de radio, des ampoules, du fil électrique, des ventilateurs, des piles, des vélos, des mobylettes, des auges pour le bétail, de la plomberie, etc. En face de la vitrine trônaient deux grosses pompes à essence rouges qu'il fallait actionner à la main. Comme nous habitions au-dessus de la boutique, la station-service était ouverte sept jours sur sept. Mon père ou ma mère étaient disponibles pour les clients, à tous moments, dès potron-minet jusqu'à ce point d'heure le soir ! Heures des repas incluses, jours fériés ou pas. Un coup de klaxon et, quelle que soit leur occupation, un de mes parents se précipitait pour distribuer le carburant. Très jeunes, mes trois frères, mes deux sœurs et moi avons aussi souvent couru vers les pompes pour satisfaire le conducteur impatient d'une automobile ou d'une machine agricole.

Albat est à moins de cinq kilomètres du lieu du drame. À cette époque les plus modestes et les plus nombreux habitants

du plateau parcouraient cette distance à pied, à vélo ou en char à bœufs. Bref, Montcouquiol, un des plus proches bourgs, était le satellite d'Albat ou vice-versa, selon que l'on appartenait à un hameau ou à l'autre. Entre eux, il n'y avait que des bois de chênes et de châtaigniers, des prairies, des fermes isolées, une belle côte et surtout une certaine rivalité.

Montcouquiol, commune de la tragédie, est un village fortifié de six cents habitants, perché sur un promontoire à huit cents mètres d'altitude. Il est dominé par les ruines de son château féodal et de son donjon du XIV^e siècle. Avant la Révolution, c'était une des cinquante et une seigneuries particulières dépendantes du bailliage d'Annonay, un fief de l'église de Valence, où les seigneurs venaient rendre hommage aux évêques de la ville. Mais au moment de cette histoire, sur ce plateau ardéchois, ce sont encore les images de la Deuxième Guerre mondiale qui trottent dans les mémoires. À la Libération, de nombreux jeunes ne sont jamais revenus au pays, morts au champ d'honneur ou restés dans la vallée. Montcouquiol a ainsi perdu la moitié de ses administrés depuis le début du siècle et l'exode vers la ville se poursuit.

Ici, comme à Albat, la vie est difficile et le climat parfois rigoureux. Les habitants de la commune sont

essentiellement des agriculteurs et des éleveurs dont les productions dépassent rarement leurs propres besoins. Une certaine activité économique persiste pourtant au village, même si son dynamisme n'est pas à la hauteur de celui d'Albat ou de Quavès, les deux bourgs les plus proches. À Montcouquiol, survivent cependant encore deux épiceries, dont l'une vend du tabac et des journaux, deux boulangeries, trois cafés et une auberge, un menuisier, un maréchal-ferrant et un charron.

Le drame s'est déroulé à six cents mètres de Montcouquiol, au lieu-dit « La Gabasse ». C'est une maison forte construite à la fin du XVI^e siècle. Un des plus beaux corps de ferme de la région. Sise en contrebas du village, cette bâtisse est blottie au bord du Poiron, un charmant petit ruisseau qui chemine dans un vallon. Un pont de pierre enjambe le cours d'eau. Lorsque le soleil darde, le dos des truites lance des reflets argentés, tandis qu'entre les ajoncs sommeillent des écrevisses craintives. L'endroit est délicieux. Cette ferme a d'abord été transformée en un relais de poste, pouvant accueillir jusqu'à dix-huit personnes, avant d'être une auberge pour les voyageurs, puis de devenir une exploitation agricole et d'élevage. Elle est la propriété de la famille Barthès.